

XYZ. La revue de la nouvelle

Une maladie infantile

Simon Brousseau



Number 129, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84411ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brousseau, S. (2017). Une maladie infantile. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 51–57.

Une maladie infantile

Simon Brousseau

IL Y A DES CHOSES qu'on dit sans être tout à fait certain d'y croire, pour l'effet qu'elles produisent et l'image avantageuse qu'elles donnent de nous. Le jour où mon patron est mort, il y a presque deux semaines, je confiais à Nathalie quelques heures plus tôt qu'il pouvait bien crever et que je ne verserais pas une larme si cela arrivait. Quand elle m'a répliqué qu'on ne devait pas souhaiter le malheur d'autrui, j'ai répondu qu'en principe j'étais d'accord, mais que dans ce cas précis il n'y avait rien à faire puisque j'étais sincère ; s'il rendait son dernier souffle, j'irais giguer en tapant des mains sur son petit lot de cimetière.

À ma défense, il n'avait aucun respect pour ses employés et ne faisait pas le moindre effort pour s'en cacher. C'était une crapule accomplie, fière de son sourire jaune de grand prédateur. De retour au boulot, le lundi suivant la tragédie — c'est ainsi qu'on décrivait sa mort au bureau —, j'ai guetté la réaction de mes collègues afin de repérer ceux qui, comme moi, voyaient dans cette mort subite quelque raison de se réjouir. Je ne crois pas exagérer en affirmant que tous, sans exception, le détestaient lorsqu'il était bien portant. Sa mort, le deuil de sa femme et de ses trois enfants, qui devaient pourtant eux aussi avoir des raisons de le haïr, avaient suffi à effacer les ignominies qu'il nous avait fait subir quotidiennement. Les secrétaires qu'il harcelait à longueur de journée avec ses blagues cochonnes et ses mains de propriétaire, les techniciens qu'il méprisait et dont il ne se souvenait jamais du nom, les chefs d'équipe qu'il manipulait à coups de promesses jamais tenues, tout ce beau monde était dévasté par sa disparition. Tout ce beau monde, sauf moi, dont la rancune 51

avait été ravivée par la fuite sans gloire de ce couillon vers l'au-delà. Sa mort était une manigance de plus, la dernière fourberie qu'il avait imaginée pour qu'on se jette à ses pieds.

Lundi dernier, à l'heure du lunch, j'ai risqué auprès de mon collègue Denis une confiance sur la mort d'Alain. Feindre l'accablement était au-dessus de mes forces ; je ne pouvais pas agir comme si sa mort me peinait. Denis s'était souvent plaint des injustices qu'il subissait et chaque fois je lui avais donné raison, prenant plaisir à exciter sa colère. J'étais certain de trouver en lui un complice avec qui médire en toute tranquillité. Sûr de mes effets, je lui ai confié que je n'étais pas surpris qu'Alain soit mort ainsi, puisqu'il y avait longtemps que son cœur s'épuisait à pomper de la merde. Mon visage s'illuminait en anticipant nos éclats de rire complices lorsque j'ai aperçu la réaction horrifiée de Denis, son regard frémissant de dégoût pour ce que je venais de dire. Sa bouche a remué et ses yeux ont cherché quelque chose de très petit qui tournoyait lentement dans l'espace entre lui et moi, la dernière particule de mon humanité peut-être, puis il s'est levé d'un coup, renversant presque son plateau, et a finalement laissé tomber, tout bas, avec le sérieux étudié d'un acteur sans talent, qu'il y avait des choses qui ne se disaient pas. « *Come on*, Denis, lui ai-je lancé avec entrain, c'est juste une blague », mais il m'avait tourné le dos et s'éloignait déjà.

Les jours suivants, mes collègues ne m'ont adressé la parole qu'à contrecœur, comme s'ils craignaient que mon insensibilité ne soit contagieuse. Ils me répondaient sèchement, sans enthousiasme, avec un ton posé, plein de dignité, tout à la fois professionnel et hostile. C'était pathétique. Lorsque j'entrais dans une pièce, on cessait de parler et on regardait ses chaussures, soucieux de ne pas croiser mon regard. Je m'enfonçais lentement dans mes pensées, comme un crocodile dans son marais, et je passais mes heures à spéculer sur ce qu'on disait en mon absence. Je les voyais, de l'autre côté de la vitre, pleins de dégoût pour un être répugnant, un monstre blasé sorti de son trou pour se moquer de la souffrance des autres. Moi aussi, j'aurais été dégoûté si

j'avais pu sortir de mon corps, mais j'y étais pris et je trouvais injuste qu'on me le reproche.

J'avais du mal à soutenir leurs regards lorsque je les croisais dans le corridor, alors je feignais d'être absorbé par mes dossiers et je poursuivais mon chemin d'un pas pressé. Je ne me trouvais plus tellement drôle et je restais terré dans mon bureau, souhaitant que le silence étouffe peu à peu le souvenir de ce que j'avais dit. Vendredi, j'ai décidé de prendre une journée de congé, pour les laisser vivre leur peine en paix. On prévoyait une journée ensoleillée, l'hiver était enfin terminé et je profiterais du beau temps pour démonter l'abri Tempo, en espérant que lundi mon écart serait à peu près oublié.



J'ai attrapé la varicelle et depuis que je suis alité, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à l'ironie qui s'est abattue sur moi. Ma situation est si improbable que je me crois victime d'un châtement divin, ou de forces karmiques qui me renvoient tout le mal que j'ai fait. Je ne suis pas superstitieux, mais pour attraper la varicelle à mon âge, sans avoir été en contact avec le moindre enfant, il faut qu'il y ait une force dissimulée dans l'air, capable de punir la méchanceté de ceux qui, comme moi, se font une fierté d'être impitoyable. Mon corps est couvert de boutons et je résiste mal à l'envie de me gratter. Lorsqu'un bouton me démange, j'essaie de me concentrer sur un autre, qui me démange à son tour, et ainsi de suite jusqu'à ce que je m'abandonne à la fureur irrépressible de me gratter de toutes mes forces. Parfois, je crois entendre la voix d'Alain qui se moque de mon manque de volonté et je me griffe en serrant les dents jusqu'à ce que la peau cède et que le liquide suinte, comme si son esprit était caché dans l'un des boutons et qu'il me fallait l'expulser. Pendant un instant jouissif, cela me fait le plus grand bien, même si le médecin m'a prévenu que le liquide était contagieux et qu'il causait d'autres éruptions. Les démangeaisons ne me lâchent 53

pas. J'ai des boutons partout; sous les pieds, sur le visage, entre les fesses. Je suis humilié par cette maladie infantile, sans doute parce qu'elle m'est l'occasion de contempler tout ce qu'il y a de puéril en moi. En un tour d'esprit masochiste dont je suis en train de devenir un expert, j'ai aussi le sentiment que cette humiliation est une bénédiction.

J'ai commencé à me sentir mal en préparant le souper vendredi dernier. J'ai d'abord cru à un coup de fatigue et je me suis allongé sur le divan. Quand Nathalie est arrivée, elle m'a trouvé blême et elle a insisté pour que j'aille au lit. J'ai résisté un peu, par orgueil et parce que j'aime me faire dorloter, puis en me levant pour retourner à la cuisine, j'ai dû me rendre à l'évidence; j'étais parcouru de frissons et j'avais du mal à tenir debout. Je suis allé me coucher et j'ai dormi par saccades, d'un sommeil plein de rêves et de sueur, avant de me réveiller au milieu de la nuit pour me rendre compte que Nathalie n'était pas là. Elle s'était couchée dans le salon, par délicatesse, pour ne pas troubler mon sommeil. Quand je me suis levé pour aller aux toilettes, j'ai aperçu dans le miroir les premiers boutons. Le lendemain matin, il y en avait beaucoup plus, et lorsque Nathalie m'a demandé si j'avais eu la varicelle quand j'étais petit, j'ai compris ce qui m'arrivait.

Je n'ai pas attrapé la varicelle parce que j'ai souhaité la mort d'Alain. La période d'incubation du virus est longue et il est presque sûr que je l'ai contracté environ deux semaines avant qu'il ne rende son dernier souffle. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de croire que j'ai eu ce que je méritais. Seul avec mes boutons, je me suis souvenu que ce n'était pas la première fois qu'une personne mourait peu de temps après que j'eus souhaité sa mort. Cette découverte me hante. Comment ai-je pu oublier ?

C'est grâce à la varicelle que je me suis souvenu de Gisèle, la dame chez qui je me suis fait garder quand j'étais petit. Les autres enfants dont elle s'occupait avaient contracté le virus, et ma mère, contre les bons conseils des gens de son entourage, m'avait confiné à la maison quelques jours pour me

de cet épisode sont flous et se confondent avec le récit qu'on m'en a fait plus tard, mais je crois me rappeler avoir eu honte de ne pas attraper la picote comme les autres. En me protégeant, ma mère m'avait privé de la joie d'être malade. J'aurais voulu souffrir, moi aussi, pour qu'on me plaigne et qu'on vante le sang-froid avec lequel j'acceptais mon sort, au lieu de quoi les autres enfants tournaient en dérision ma santé, le signe évident que je n'étais pas des leurs.

J'ai grandi en me faisant garder chez Gisèle, où j'allais dîner les jours d'école et où je retournais une heure à la fin de la journée pour jouer au Nintendo en attendant que mon père ou ma mère vienne m'y chercher. Je garde le souvenir d'une femme dévouée, un peu accaparante dans sa peur qu'il nous arrive quelque chose, mais d'une générosité sans faille. Des années se sont écoulées dans la complicité, jusqu'à ce que vers l'âge de dix ans, accompagné d'un ami avec qui je découvrais l'arrogance, je commence à défier son autorité. Elle était outrée par mon comportement et se fâchait de plus en plus souvent, mais il y avait dans sa colère, dans sa façon de me traiter de p'tit maudit, des teintes de tristesse et de déception qui ne m'échappaient pas et qui me fendaient le cœur, même si j'étais trop égoïste pour penser plus d'une minute à sa souffrance. À la même époque, elle a commencé à avoir des vomissements. Elle n'en parlait pas, mais nous l'entendions, même si elle faisait couler le robinet pour étouffer le bruit de ses haut-le-cœur. Lorsque nous mangions le Kraft Diner, les *grilled cheese* ou les hot-dogs qu'elle nous avait préparés, elle se levait subitement et filait vers la salle de bains, où elle s'enfermait de longues minutes, tandis que nous nous moquions d'elle sans nous douter de la gravité de la situation.

Son état se détériorant, elle a dû passer des tests et je me souviens d'avoir pensé que si elle mourait, je n'aurais plus à me faire garder. N'ayant jamais connu la mort, je me rappelle aussi avoir songé avec excitation à son éventuelle disparition. Je m'imaginai en deuil à ses funérailles, faisant des efforts pour avoir l'air dévasté, juste pour goûter à cette importance

nouvelle que me conférerait nécessairement la perte d'un être cher. Lorsqu'elle est décédée un an plus tard des suites d'un cancer du foie, ces pensées étaient si profondément enfouies en moi que c'était comme si elles n'avaient jamais existé. J'étais atterré par la violence de sa mort et il ne m'est pas venu à l'esprit, lorsque j'ai posé les yeux sur son corps gisant dans le cercueil, à l'église, que ce que je voyais là, à travers mes sanglots, j'en avais secrètement formulé le souhait.

Depuis mon lit de malade, je me projetais fiévreusement dans ces moments lointains où, déjà, j'étais en train de perdre mon innocence. Je me suis senti crapuleux, un cas sans espoir, et sans chercher d'excuses je me suis jugé entièrement coupable. Ma méchanceté était vieille, dissimulée sous mes os depuis mon enfance, et j'avais beau labourer ma peau, je n'arriverais pas à l'extirper.

Quand Nathalie est revenue du travail, tout à l'heure, elle s'est assise sur le bord du lit et m'a réveillé en posant sa main sur mon épaule. Tandis qu'elle me frottait le dos avec la lotion de calamine, je lui ai parlé de Gisèle et elle m'a dit que je ne devrais pas être si impitoyable. « Moi aussi, m'a-t-elle dit doucement, j'ai déjà eu des pensées semblables, c'est normal, sois indulgent. » Si je me sens à ce point coupable, croit-elle, cela signifie que je ne suis pas aussi perfide que je veux le croire. Son sourire me fait mal tant il est généreux. Elle a ouvert la fenêtre pour aérer la pièce avant d'aller préparer le souper. Le vent d'avril me donne la chair de poule. Il faudrait que j'enfile ma robe de chambre et que je téléphone au bureau pour signaler que je n'irai pas travailler cette semaine. Nathalie a mis un disque et s'affaire dans la cuisine en chantonnant. Je sens les oignons qui grésillent et j'ai envie de me glisser derrière elle pour la serrer contre moi. Nous préparerons le repas ensemble, Nathalie me racontera sa journée en mangeant lentement, puis nous passerons la soirée devant la télé, presque sans rien dire, collés sur notre vieux divan.

Je crois que ma fièvre est en train de tomber. Je me sens un peu mieux, mais il y a au-dessus de ma tête une ombre qui

me fait craindre que ça ne durera pas. Ma gentillesse arrive toujours en retard, sans spontanéité, comme un calcul désespéré pour me racheter à peu de frais. Malgré toute ma bonne volonté, le moment viendra bien assez vite où je me vautrerai à nouveau dans la crapulerie. Ce n'est qu'une question de temps. Alain et Gisèle le savent, eux qui n'ont pas eu ma chance et dont le souvenir viendra parfois m'inquiéter pour que je n'oublie pas. D'ici là, il faut essayer.